



COLLOQUE DE CERISY

Pascal Quignard.  
Translations et métamorphoses

Sous la direction de  
MIREILLE CALLE-GRUBER, JONATHAN DEGENÈVE  
ET IRÈNE FENOGLIO



Depuis 1876

en de  
UMR 7172 THALIM,  
(ITEM, CNRS/ENS),  
: Claude Simon  
(CS)

IT  
AIS ( a r c s )  
ARCHIVE CLAUDE SIMON ET SES CONTEMPORAINS

i.fr

saique d'El Jem, 2014  
iel).

73

ouste, 75015 Paris

e, intégrale ou partielle, serait  
ait une contrefaçon. Les cas  
égis par la loi du 11 mars 1957.

à jeun pour laisser la faim venir. Le corps est ainsi mis en état de veille minimale, pour laisser affleurer en lui une forme de narration très primitive, éminemment associative et fragmentaire, qui forme le fond du processus noétique et que les humains partagent avec les animaux, selon les thèses éthologiques et neuropsychiques avancées par Quignard. Écrire de la sorte, c'est « obéir les yeux fermés à sa propre nuit<sup>43</sup> », épouser l'élan psychique et narratif qui jaillit de façon désordonnée, sans volonté préalable de réagencement formel. C'est donc, encore une fois, être au plus près de la source aoristique de la *narratio*.

\* \* \*

Comme les petites flaques d'eau qui représentent le tout du ciel – métaphore qu'utilise *Une gêne technique à l'égard des fragments* pour imager le rapport de la partie au tout<sup>44</sup> – l'aoriste, si marginal qu'il paraisse, reflète le tout du ciel de *Dernier Royaume*. Temps et aspect du grec ancien, il en vient rapidement à se constituer, par allégorisation de ses valeurs, en mot-talisman proposant à son auteur une nouvelle possibilité de dire et d'articuler une vision toute métamorphique du temps. Il en vient surtout, spéculairement, à jeter les bases d'une défense et illustration d'une écriture résolument « aoristique ». Mue nouvelle dans le trajet d'écriture quignardien, l'aoriste marque à coup sûr une étape. Au même titre que le *fascinus* ou que le *jadis*, il enrichit d'une nouvelle entrée le lexique quignardien.

43. Voir, à ce sujet, la réflexion de Bruno Blanckeman à partir d'une citation de Pascal Quignard : « J'obéis les yeux fermés à ma propre nuit », in Philippe Bonnefis et Dolorès Lyotard (dir.), *Pascal Quignard, figures d'un lettré*, Paris, Galilée, 2005, p. 87-97.

44. Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Montpellier, Édes Morgana, 1986, p. 49.

## V

Au commencement était le fauve  
*Prédation et fondement animal de l'humain*  
chez Pascal Quignard

CRISTINA ÁLVARES

Dans le chapitre LXI des *Désarçonnés*, Pascal Quignard écrit :

Quand Héraklès parvint en Égypte, le héros découvrit qu'il était une victime. Ce n'était pas un héros, celui qui errait dans les dunes du désert, sous le regard des aigles, épié par les lions : c'était une proie.

Nous n'avons pas besoin de postuler en nous une agressivité foncière. Être chassés par des animaux et dévorés par eux constitue le traumatisme originel, de très longue durée, non seulement avant la préhistoire mais durant la préhistoire, de très longue sédimentation dans un cerveau qui peu à peu, à force de carnivorie, augmente son volume.

La sacralisation de la violence trouve sa source dans la terreur qu'inspire la vision du fauve affamé, tenace, obsédé, indomesticable, inapaisable, insatiable, intraitable, qui nous guette comme son prochain repas.

L'époque historique commence quand les hommes ayant exterminé les grands prédateurs, supplantant peu à peu en nombre les animaux sauvages qu'ils avaient décimés, parquant les fauves restants dans les paradis des temples, domestiquant les bêtes qui se soumettaient à leur domination dans les enclos, eurent plus à craindre les uns des autres que des espèces qui leur avaient enseigné la beauté, la civilisation, les ruses, la terreur<sup>1</sup>.

Le premier paragraphe détache un fragment du récit des travaux d'Héraklès pendant lesquels le héros tue une grande quantité de bêtes féroces ; il se focalise sur un point qui normalement reste voilé chez Héraklès et qui est l'extrême fragilité de la condition héroïque :

<sup>1</sup> Pascal Quignard, *Les Désarçonnés (Dernier Royaume VII)*, Paris, Grasset, 2012, p. 192.

Héraklès le chasseur devient une proie, il a peur d'être dévoré par les fauves<sup>2</sup> ; il incarne la réversibilité des conditions de prédateur et de proie.

À partir de ce point focal se déploient les réflexions de l'auteur sur l'effroi et la violence qui imprègnent le long processus de mise en place de l'ordre humain, de la forme de vie humaine, de la civilisation, de la culture. Ce long processus, cette longue métamorphose que l'on appelle hominisation, engage la relation aux fauves d'un groupe de primates, ceux qui deviendront des hommes. Si bien que, dans le cinquième paragraphe, les deux grandes périodes canoniques de la civilisation, la Préhistoire et l'Histoire, sont déterminées par des opérations à grand impact concernant les animaux : l'extermination et la domestication.

Les troisième et quatrième paragraphes attribuent au fauve un rôle fondateur dans la forme de vie humaine, aussi bien sur le versant psychique ou cérébral que sur le versant social. La bête féroce constitue le traumatisme primordial en même temps qu'elle se trouve à la source de la première institution humaine qu'est le sacrifice. Ces deux concepts – le *traumatisme* et la *sacralisation de la violence* – sont des concepts-clé de deux sciences humaines contemporaines, la psychanalyse et l'anthropologie ; plus précisément, le premier polarise le discours de Freud et le second celui de René Girard. Contrairement à Freud, Girard n'est jamais nommé dans le texte quignardien, mais son discours est souvent convoqué au sujet du sacrifice et de la violence collective, comme l'a bien vu Jean-Louis Pautrot<sup>3</sup>. Chacun de ces deux paragraphes évoque et déplace ou reformule un mythe théorique inventé au xx<sup>e</sup> siècle, sur la genèse de l'ordre humain, sur la mutation du non-humain en humain : le récit freudien du parricide primitif (le mythe de la horde) et le récit girardien du meurtre fondateur, celui-ci étant déjà le résultat d'une réinterprétation critique de celui-là, développée dans *La Violence et le Sacré*. La translation

2. Les douze travaux d'Héraklès consistent, à trois exceptions près, en des épreuves de chasse combinées avec des sacrifices. Son premier travail, par exemple, consiste à rapporter la peau du lion de Némée. Si l'épreuve est réussie, alors Molorchos, l'hôte d'Héraklès, devra sacrifier à Zeus ; s'il échoue, alors ce serait à Héraklès lui-même, le héros mort et divinisé, que Molorchos devrait sacrifier (Livre II, 5, 1-12). Traversant l'Europe pour se rendre en Lybie, à la recherche des pommes des Hespérides, Héraklès tua de nombreuses bêtes féroces.

3. Jean-Louis Pautrot, *Pascal Quignard*, Paris, Gallimard/Grasset/Institut français, 2013, p. 70.

que Quignard opère sur ces deux discours théoriques exemplifie ce que Bruno Blanckeman appelle « une dynamique spéculative qui déplace les acquis des savoirs et leur substitue des intuitions nouvelles<sup>4</sup> », lorsqu'il caractérise le geste critique de l'écrivain.

Le texte elliptique, discontinu, détotalisé de Quignard produit des échos et des résonances entre paragraphes, chapitres, tomes, livres, qui contrarient la lecture linéaire, progressive, téléologique. Un fragment fait retour dans un autre qui le remémore. Aussi le chapitre LXI résonne-t-il non seulement avec d'autres chapitres des *Désarçonnés*, comme le chapitre LVIII (« La horde charognarde »), mais aussi avec des passages d'autres œuvres où il est question du motif de la prédation imitée. Emprunté à Serge Moscovici, ce motif concerne la mise en place de l'anthropomorphose. La prédation imitée signifie que les humains ne sont pas nés chasseurs ; ils ont appris à chasser et sont devenus carnivores en contrefaisant les prédateurs ; nous sommes devenus humains en nous appropriant leurs comportements. Parce qu'elle n'est pas innée mais acquise, la violence inhérente à la chasse a disloqué l'instinct et débordé les limites de la faim. D'où « la pulsion catastrophique de la civilisation », pour employer une expression de Jean-Louis Pautrot.

\*\*\*

Nous lisons le troisième paragraphe en résonance avec un bout de « La horde charognarde » et un extrait de *Rhétorique spéculative* qui ont en commun de renvoyer à Freud. Lorsque Quignard affirme que le fauve est le traumatisme fondateur, il reformule le postulat freudien selon lequel le père est le traumatisme de l'homme. Fantasmé comme une bête féroce (un loup) ou un ogre dévorateur par le fils ou la fille en proie au complexe paternel, tout père renvoie au père tyrannique pré-humain, assassiné un beau jour par la horde des fils marginalisés, radicalement exclus de la jouissance<sup>5</sup>. Ce parricide a fondé l'ordre humain en référence à la loi du père mort qu'est l'interdit de l'inceste. Quignard change le récit freudien en disant : ce n'est pas le père qui

4. Bruno Blanckeman, « *Vie secrète* ou le titre capital », *Revue des sciences humaines*, n° 260/4 (*Pascal Quignard*), 2000, p. 137.

5. « Un père violent, jaloux, gardant pour lui toutes les femelles et chassant ses fils à mesure qu'ils grandissent [...] ». (Sigmund Freud, *Totem et Tabou* [1912], Paris, Payot, 1985, p. 162.)

nous traumatise mais le grand carnivore. Plus précisément : ce n'est pas le père en tant qu'il apparaît comme fauve dans le fantasme infantile ou dans la symbolique totémique (l'animal totémique représentant le père, selon Freud) ; mais c'est le fauve en tant qu'il est père, menace, modèle, maître à imiter pour les primates en cours de cynégétisation. « C'est bien de meurtres de pères qu'il s'agit mais point d'un parricide humain », affirme Quignard au chapitre LVIII des *Désarçonnés*. Le père tué puis mangé est le grand prédateur. C'est lui que les proto-humains, proies effrayées et fascinées par sa gueule grande ouverte, se sont mis à imiter et, dans cette imitation de la prédation, ils ont appris la violence, la mise à mort et la carnivorie, et sont devenus des prédateurs eux-mêmes. La horde n'est donc pas une bande de fils cannibales, mais une « horde charognarde », une bande de pré-chasseurs qui mangent les restes laissés par les carnivores. Et la culpabilité de l'espèce humaine n'est pas d'avoir tué le père mais d'avoir exterminé la mégafaune, c'est une culpabilité cynégétique<sup>6</sup>. « La horde est donc un mythe d'homme » qu'il faut reformuler dans un autre sens, en amont de l'humanité.

Ce petit paragraphe qui pose le fauve comme trauma fondateur de l'espèce *homo* condense la réinterprétation du mythe de la horde développée dans *Rhétorique spéculative*. Reconfiguré à la lumière de la thèse de la prédation imitée, le récit freudien est littéralement re-directionné : il prend le sens centrifuge de la périphérisation et de la dispersion. Au lieu que les mâles sub-adultes se concentrent autour du père pour le tuer et manger (et l'élever ensuite à la condition transcendante, symbolique, de loi – cette loi qui, étant loi de l'interdit de l'inceste, les aurait poussés hors du noyau familial), ils se sont éloignés vers les marges du territoire, là où le mâle dominant les poussait, dans la zone d'exposition aux grands carnivores qu'ils redoutent, épient, imitent, suivent, poursuivent. Ils s'aventurent dans le lointain, dans le champ de l'Autre qui n'est pas ici l'autre tribu (où les fils, contraints par la loi de l'interdit de l'inceste, seraient partis chercher des femmes) mais c'est littéralement le territoire des autres

6. « Les hommes des premiers temps ont été réunis par une insurmontable horreur portant précisément sur ce qui avait été primitivement le centre attractif de leur union. C'est ce retour sur eux – d'abord onirique, puis figuratif, puis linguistique – de la mort violente des fauves qu'ils avaient chassés à l'imitation des fauves qui les chassaient qui satellisa leur âme autour d'une espèce de "retour-image" minimal, de rotation motrice, de "re-mords" au fond de leur faim, bien avant que se constitue un noyau de conscience. C'est un noyau de silence. » (*Les Désarçonnés...*, p. 159.)

espèces, les prédateurs. L'éloignement et l'errance sont la condition de la conversion en prédatrice d'une espèce qui était proie. La redéfinition animale du trauma et de la culpabilité, ainsi que l'altération du matériel diégétique du mythe de la horde subvertissent l'humanisme freudien. Le cadre familial, toujours déjà humain, du crime primitif, est brisé et étiré dans le temps vertigineux antéhumain.

\*\*\*

Passons maintenant au quatrième paragraphe. En posant le fauve à la source de la sacralisation de la violence, ce paragraphe redéfinit le sacrifice tel qu'il est théorisé par Girard. Depuis *La Violence et le Sacré*, Girard soutient que le sacrifice est l'institution matricielle de l'ordre humain et que son efficacité sociale réside dans la capacité à transcender et à sublimer la violence spontanée intra-communautaire dans la répétition rituelle du meurtre fondateur. Le meurtre fondateur est la notion clé. En effet, selon Girard, le rite n'est pas actualisation du mythe mais répétition institutionnalisée d'un acte violent réel ou d'une série d'actes réels consistant dans le lynchage d'un homme par d'autres hommes, selon un mécanisme qu'il appelle « victime » ou « du bouc émissaire ». Le récit girardien du meurtre fondateur reprend le mythe de la horde en le dépouillant de son cadre familial. La victime n'est pas le père, c'est n'importe qui ; le crime n'est pas un parricide, c'est un homicide ; l'assassin n'est pas la horde des fils révoltés et conspirateurs mais la foule hystérique qui, au paroxysme de la violence intestine qui la décompose, canalise soudain et évacue la violence sur un seul de ses membres. L'effet apaisant voire cathartique du lynchage instaure ou restaure l'ordre, l'unité et la cohésion du groupe. C'est cette efficacité sociale du meurtre de la victime émissaire qui confère à la violence collective sa valeur fondatrice des communautés humaines. La forme la plus élémentaire ou primordiale de la culture est donc celle du cercle des meurtriers autour d'un cadavre<sup>7</sup>, figure que Quignard développe dans *Les Désarçonnés* et dans l'entretien avec Chantal Lapeyre-Desmaison. Le meurtre fondateur est ritualisé dans le sacrifice qui est l'institution matricielle des systèmes signifiants et des formations sociales et culturelles. On voit que Girard efface le cadre familial mais garde les coordonnées

7. René Girard étudie la figure du cercle des meurtriers dans des mythes scandinaves et grecs dans *Le Bouc émissaire* (Paris, Grasset, 1982, p. 99-111).

sociales et humaines du lynchage primitif (duquel dérivent le sacrifice, donc la religion, et toutes les institutions humaines).

Le mécanisme victimaire ou du bouc émissaire est donc le mécanisme qui détermine la canalisation de la violence de tous contre tous sur un seul à éliminer (tuer, expulser). Il se déroule en trois étapes : tous contre tous (violence réciproque), tous contre un (violence unanime contre une victime) et tous moins un (groupe recomposé autour du cadavre). Girard le conçoit comme un mécanisme spontané et naturel de survie des sociétés humaines archaïques, lesquelles, ayant saisi son efficacité neg-entropique<sup>8</sup>, l'ont institutionnalisé dans le rite sacrificiel.

Nous voyons déjà quelle réorientation le récit girardien subit chez Quignard. En posant le fauve et la terreur qu'il inspire à l'origine du sacrifice, Quignard brise les coordonnées trop humaines et trop sociales du récit girardien en l'ouvrant à une déhiscence sur le monde animal. Il en découle une inversion du rapport de dérivation entre la chasse et le sacrifice. Pour Girard, la chasse, qui est toujours déjà rituelle, dérive du sacrifice. Les hommes se sont mis à chasser, puis à domestiquer les animaux, pour remplacer la victime humaine par la victime animale<sup>9</sup>. Le récit biblique du sacrifice d'Isaac, dont l'analyse minutieuse ouvre *La Violence et le Sacré*, témoignerait d'une transition culturelle consistant dans la substitution de la victime humaine par la victime animale dans les sacrifices. Par conséquent, chez Girard, c'est toujours la chasse aux animaux sauvages qui rappelle la chasse à l'homme<sup>10</sup>. Par contre, la thèse

8. Cette découverte ne s'est pas opérée en une seule fois – il n'y a pas de commencement absolu – et il faut la concevoir comme un processus se déroulant au long de centaines de milliers, voire de millions d'années dans le cadre darwinien de l'évolution des espèces (cf. René Girard, *Celui par qui le scandale arrive*, Paris, Hachette, 2001, p. 135 et *Les Origines de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, p. 146-147 et 154). Il vaut mieux donc parler de meurtres fondateurs au pluriel.

9. Cf. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978, p. 99-100. Girard observe que les sociétés qui pratiquent les sacrifices humains n'ont pas d'animaux domestiques ; c'est le cas des cultures du Mexique précolombien (mais il omet que la plupart des cultures qui pratiquent des sacrifices animaux ont des animaux domestiques). Aussi considère-t-il dans ses ouvrages postérieurs que la domestication est un sous-produit inattendu du sacrifice animal (cf. *Celui par qui le scandale arrive...*, p. 137-138 et *Les Origines de la culture...*, p. 170-171). Toute autre est la perception de Quignard sur la domestication : tournant de l'immense entreprise prédatrice humaine, elle ouvre l'Histoire comme une nouvelle phase de la maîtrise des hommes sur les autres animaux.

10. Cf. René Girard, *La Route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset, 1985,

de la prédation imitée postule que le sacrifice dérive de la chasse : « La carnivorie fascina les hominiens, puis elle fut imitée, puis acquise, puis ritualisée dans le sacrifice », dit Quignard<sup>11</sup>. Donc, « découper la chair d'un carnivore et la distribuer s'appelle sacrifier<sup>12</sup> ».

\*\*\*

Il reste pourtant une zone de voisinage importante entre les deux discours et c'est la question de l'imitation. En toute rigueur, le mécanisme victimaire s'appelle mimétique-victimaire, parce qu'il y a un concept, celui de désir mimétique, qui est un préalable nécessaire au déclenchement du mécanisme, dans la mesure où il explique pourquoi les groupes humains succombent à la violence de tous contre tous. Ils y succombent parce que le désir humain est foncièrement aliéné, non pas au sens de Lacan, aliéné au signifiant, au grand Autre, mais aliéné à l'autre de la même espèce, l'autre humain, pris comme modèle et rival : j'imité le désir de mon voisin, je désire ce qu'il désire, je désire selon son désir<sup>13</sup>. Or, « l'imitation est le moteur de la rivalité<sup>14</sup> ». Le désir mimétique produit des jalousies, des envies, des conflits. Il produit la crise mimétique, c'est-à-dire l'effacement des différences, la symétrie, la réciprocité violente. C'est une force socialement entropique, qui travaille à défaire le lien social.

La notion de désir mimétique renforce la nature et la portée humaine de la violence fondatrice, puisqu'il implique *a priori* des hommes qui s'imitent les uns les autres. Un groupe humain est toujours déjà là, en amont du meurtre fondateur<sup>15</sup>. Girard n'exclut pourtant pas le monde animal, d'autant plus qu'il souhaite penser le processus d'humanisation de façon radicale à partir de l'animalité et prône l'intercompréhension de l'ethnologie et de l'éthologie<sup>16</sup>. Le mimétisme est justement la base sur laquelle il rapproche monde humain et monde animal<sup>17</sup>, pour les distinguer aussitôt en posant

11. Pascal Quignard *le solitaire. Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison*, Paris, Éditions Les Flohic, 2001, p. 165.

12. Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 40.

13. Cf. René Girard, *La Violence et le Sacré* (1972), Paris, Hachette, 1990, p. 216-217.

14. Id., *Le Sacrifice*, Paris, Éditions de la BnF, 2003, p. 21.

15. Cf. *Les Origines de la culture...*, p. 155.

16. Cf. *Des choses cachées...*, p. 127.

17. Cf. *Les Origines de la culture...*, p. 150.

d'emblée l'hypermimétisme humain. Alors que le mimétisme animal se stabilise dans des rapports de dominance, le niveau de conflictualité toujours plus intense du mimétisme humain est une force entropique incompatible avec la stabilité, et c'est pourquoi le mécanisme victimaire intervient comme un antidote<sup>18</sup>. Chez Quignard, il y a aussi l'idée d'une violence excessive chez les humains, excessive dans la mesure où elle « fait sauter les limites que la faim imposait à la férocité des bêtes<sup>19</sup> ». La culture est cet excès, cet au-delà du besoin, mais un au-delà qui n'est « nullement coupé du donné naturel, de la dot physique, de la dot biologique<sup>20</sup> ». La thèse de la prédation mimétique exprime cet enracinement de la culture dans la nature : la violence humaine résulte de l'imitation d'autres espèces, elle a été acquise par mimétisme pendant le très long apprentissage cynégétique avec les fauves<sup>21</sup>. Tandis que pour Quignard l'hominisation est acquisition de la chasse par imitation des prédateurs, chez Girard l'hominisation est acquisition du désir mimétique par répétition des sacrifices<sup>22</sup>. Girard définit l'humain comme mimétique et sacrificiel, le sacrifice régulant la violence déclenchée par le désir.

18. Cf. *La Route antique des hommes pervers...*, p. 129, et *Le Sacrifice...*, p. 31 et 48. Ce qui ne semble pas assez clair chez Girard, c'est de savoir si le désir mimétique, le désir humain dans sa spécificité relative, est un effet de l'hypermimétisme (le désir apparaît lorsqu'un certain seuil mimétique est franchi qui fait éclater les réseaux de dominance), celui-ci étant une conséquence de l'accroissement du cerveau humain (cf. *Celui par qui le scandale arrive...*, p. 140) – il faudrait ajouter qu'un tel accroissement est dû à la consommation de viande, autrement dit à la carnivorie ; ou si c'est le désir, posé *a priori* comme un principe de dérégulation, qui cause l'hypermimétisme (cf. *Des choses cachées...*, p. 379-387). Il semble que le cercle vicieux ou l'aporie que Girard critique chez Freud – poser *a priori* ce dont le mythe de la horde prétend expliquer l'origine, en l'occurrence la famille et la paternité – se retrouve aussi dans sa pensée : il y a toujours déjà du désir humain, dans sa différence avec l'instinct, avant que le lynchage n'ait fondé la communauté humaine.

19. *Rhétorique spéculative...*, p. 35.

20. *Ibid.*, p. 34.

21. De l'institutionnalisation de la violence dans le sacrifice émergent d'autres formes d'accroissement et de sublimation de la violence : la guerre et tout ce qui fait lien, la religion, la langue, l'État, les dispositifs d'identité, d'appartenance et de domination (oppression, répression, exploration). Le lien social se déploie à partir du centre occupé par la proie-victime, c'est-à-dire le moins-un. « Ce qui était périssable et dévoration chez les animaux devint mort et funérailles chez les hommes » (*Les Désarçonnés...*, p. 247). Aussi, sarcophage signifie « qui mange la chair », c'est un synonyme de carnivore (*Le Sexe et l'Effroi*, Paris, Gallimard, 1994, p. 105).

22. René Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset, 1999, p. 124 et 129. Cela étant, la violence serait alors également un acquis. Pourtant, Girard présente le désir mimétique comme foncier ainsi que la violence qui en résulte.

Chez Quignard, il n'y a pas de régulation de la violence, il y a au contraire dérégulation, débordement. Autant l'anthropologue que l'écrivain se réclament du naturalisme sans transcendance, mais chacun cerne différemment le propre de l'homme. Prenons la figure du lointain (la mise à distance du milieu qui devient monde). Pour Girard, le lointain est renoncement à la satisfaction immédiate et instauration de l'exogamie. Le lointain n'est pourtant pas un effet de la loi de l'interdit de l'inceste mais d'une stratégie d'évitement de la crise mimétique. Il n'y a donc rien de transcendant mais cela reste inaccessible aux animaux<sup>23</sup>. Pour Quignard, le lointain, effet de la dispersion des hominidés périphériques dans le territoire des fauves, est la condition de possibilité de l'hominisation comme cynégétisation. C'est avec les prédateurs que les hominidés apprennent à attendre, à différer, à renoncer, à sacrifier.

\*\*\*

Quignard redéfinit le sacrifice en l'inscrivant directement dans la prédation. Héraklès est simultanément proie et victime<sup>24</sup>. La conception du sacrifice comme pratique animale efface le désir mimétique et la crise mimétique qui sont chez Girard des phénomènes spécifiquement humains. Le petit traité « Langue » en est une exception et je crois que c'est le texte le plus girardien de Quignard. La violence, qui n'engage que des hommes, s'y déroule selon les trois phases du mécanisme victimaire. Toutefois, la violence de tous contre tous n'est pas motivée par le désir mimétique mais par un débordement de la violence de la chasse qui, ne pouvant pas se calmer, se retourne contre les chasseurs. Elle n'est donc pas « foncière », elle vient du dehors, de la prédation imitée et acquise. La violence réciproque se polarise ensuite dans l'unanimité contre la victime, prise comme

23. « Jamais les animaux ne renoncent à satisfaire leurs appétits et leurs besoins au plus près, jamais ils ne vont chercher au loin ce qu'ils peuvent trouver sur place ou dans le voisinage immédiat ; jamais il ne renoncent à l'objet le plus disponible. Pour que ce renoncement devienne universel, dans l'humanité, il faut qu'une force littéralement prodigieuse ait opéré et ce ne peut pas être la passion freudienne de l'inceste qui présuppose la règle. » (René Girard, *Des choses cachées...*, p. 104.)

24. En effet, lorsqu'il arrive en Égypte, le héros est capturé pour être sacrifié. Le roi Busiris sacrifiait tous les étrangers, conformément à une prophétie prétendant que la famine qui ravageait l'Égypte prendrait fin si un étranger était égorgé sur l'autel de Zeus. Selon René Girard, les fléaux et les plaies mythologiques sont des métaphores stéréotypées de la violence réciproque que seul le sacrifice apaisera.

« source de leurs maux », et s'apaise dans sa mise à mort. Le groupe est alors ré-uni autour du cadavre : c'est le moment fondateur de « tous moins un ».

Dans les textes postérieurs pourtant, et notamment dans les différents volumes de *Dernier Royaume*, le tous contre tous disparaît en raison de l'inscription directe du sacrifice dans la prédation imitée<sup>25</sup>. Dans *La Nuit sexuelle*, *La Barque silencieuse* et *Les Désarçonnés*, nous trouvons deux autres dimensions du sacrifice en tant que pratique animale : le partage de la charogne et la curée. « Les animaux fondent le sacrifice dans un partage actif et selon un découpage temporel extraordinairement déférent. D'abord le carnivore. Ensuite le charognard ailé. Après le charognard ailé, les charognards terrestres, chacals, hyènes, loups, chiens. Enfin les hommes<sup>26</sup>. »

Ce scénario pré-sacrificiel se déploie dans les chapitres LIII, LVIII et LX des *Désarçonnés*, dans lesquels est récupérée, avec la figure du cercle, l'orientation centripète de l'action. Je rappelle que *Rhétorique spéculative* réécrit le mythe freudien de la horde dans le sens centrifuge de la marginalisation et de la dispersion. Maintenant, la réinterprétation cynégétique du mythe girardien du meurtre fondateur rétablit le mouvement centripète au sein de l'espace ouvert de l'errance, si bien que le cercle donne sa forme aux

25. Un extrait de *La Nuit sexuelle* dit que les animaux, ainsi que les hominidés qui les imitent, sacrifient le plus faible de leurs membres pour échapper aux carnivores qui les cernent. Le bouc émissaire est donc un mécanisme de survie chez les animaux, en l'occurrence ceux qui se trouvent en position de proie. Ceci peut constituer une objection à la thèse de Girard selon laquelle le sacrifice est une pratique strictement humaine, les rites animaux n'allant jamais jusqu'à l'immolation (cf. *Des choses cachées...*, p. 131 et 137). Plus tard, il nuance un peu cette thèse : « Devant un troupeau d'antilopes, les prédateurs choisissent de préférence les infirmes [...] toujours plus faciles à capturer » (*Celui par qui le scandale arrive...*, p. 166) ; ce qui converge avec l'idée de Quignard selon laquelle la proie est le modèle de la victime. Dans *Les Origines de la culture* (p. 155), Girard parle des chimpanzés qui se livrent à des chasses collectives et mangent leurs victimes ; il donne aussi l'exemple des oies qui possèdent des mécanismes de détournement de l'agressivité que Girard classe comme des amorces ou ébauches du mécanisme victimaire, une sorte d'infra-rituel du bouc émissaire (cf. *ibid.*, p. 150 et 155). « Au départ, l'invention du religieux est intermédiaire entre l'animal et l'homme » (René Girard, *Celui par qui le scandale arrive...*, p. 135). L'anticipation ritualisée du sacrifice de la proie-victime aux fauves-dieux dévorateurs constitue la sacralisation de la violence. La religion est donc l'instrument le plus immédiat que les hommes ont trouvé pour avoir affaire au traumatisme fondateur.

26. Pascal Quignard, *La Barque silencieuse (Dernier Royaume VI)*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 168-169.

deux étapes proprement sacrificielles du mécanisme victimaire : le « tous contre un » revu comme curée, et le « tous moins un » réalisant le premier silence culturel. Mais ce que ces cercles circonscrivent, c'est le lieu aporétique où concentration et dépeçage se superposent et se confondent dans l'éclatement de la centralité. La curée inscrit le « tous contre un » dans la prédation imitée. Elle implique que la phase du charognage a été dépassée – un passage qui a pris quelques centaines de millénaires – et que les pré-chasseurs sont devenus des chasseurs, pour autant qu'ils ne se bornent pas à manger les restes des fauves, mais imitent leur attaque. Cette attaque est la curée. « D'un côté le charognage, ses pièges, ses battues, ses fosses, ses grottes. De l'autre, la vision immobile, le guet-appensé, l'attaque, la mise à mort, le partage sanglant de la viande fondant le sacrifice<sup>27</sup>. » Dans *Les Désarçonnés*, le motif de la curée apparaît surtout dans les chapitres LXVII, LXXI et LXXII qui thématisent la guerre en tant que chasse intra-spécifique. Il y a dans la guerre une joie animale, une frénésie pré-humaine qui annule la distinction durkheimienne entre excitation animale et effervescence collective, laquelle serait spécifiquement humaine. « Il y a une puissance du "tous contre un" le plus virulent possible immédiatement accessible à n'importe quel groupe animal<sup>28</sup>. » Le chapitre suivant, « Stasis », renforce le registre girardien : « L'excitation de la curée animale et l'excitation éprouvée lors du lynchage d'un homme dont on rêve la faute (lors du sacrifice d'un bouc émissaire) non seulement s'additionnent mais se rehaussent dans la guerre<sup>29</sup>. » Même en dehors de la guerre, il y a une ressemblance, voire une identité entre curée et lynchage. « Meute » signifie en même temps l'ensemble de chiens pour chasser à courre et la foule acharnée contre quelqu'un. Le *diasparagmos* (le lynchage avec les ongles et les dents), pratiqué par exemple par les bacchantes, est une curée. L'excitation sexuelle de la violence déchaînée relie et met au même niveau la curée, le sacrifice et la guerre ; c'est le même désir de déchirer, de démembrer, de massacrer.

Le cercle se retrouve dans le chapitre qui s'intitule « Le noyau de silence », lequel donne une configuration circulaire à la troisième étape du mécanisme victimaire. Il s'agit « du silence oppressé qui s'établit

27. *La Nuit sexuelle...*, p. 78.

28. *Les Désarçonnés...*, p. 228.

29. *Ibid.*, p. 230.

autour du corps mort qui est mangé par les fauves<sup>30</sup> », qui est aussi le silence de « la jouissance concentrique mortelle qui est à la base des sociétés humaines<sup>31</sup> ». Le motif du cercle de silence réapparaît dans le chapitre LXXVII qui reprend l'idée du premier silence culturel dont parle le petit traité « Langue ». Il s'agit du silence qui, en contraste avec le vacarme des meurtriers, entoure la victime, « juste avant le premier mot du langage qui prononce l'émotion de la mort sous le regard des survivants qui encerclent tous, en silence, du moins dans un silence là encore imité, le "total silence" de celui qu'ils viennent de mettre à mort<sup>32</sup> ». Dans le même texte, la configuration circulaire du silence sacré est renforcée par la forme et la valeur axiales du lieu où se réalisent les sacrifices d'Isaac, de Penthée et de Jésus, « au haut d'un mont<sup>33</sup> ».

Une autre figure circulaire est le vol du rapace. Dans « Vultur », le vol tournoyant du rapace au-dessus de la charogne constitue le premier signe<sup>34</sup>. Le vol en cercle indique aux carnivores la localisation « des restes d'une bête morte que les fauves avaient déjà abattue [...] ; que les vautours avaient déjà énucléée, écervelée, éviscérée. Les hommes, une fois arrivés sur place, la leur disputaient et la défendaient contre les autres<sup>35</sup> ». Le vol circulaire signale le lieu du banquet collectif hiérarchique : « sang chaud pour les grands prédateurs, parties molles pour les vautours, os et moelle pour les chiens<sup>36</sup>. » Il indique où se trouve la viande à partager, c'est-à-dire le sacrifice, c'est-à-dire le lieu sacré : « Ce sont les premiers grands cercles dans le site qui rassemblent les hommes à partir du point qu'ils projettent verticalement du ciel à la terre. Ce sont les premiers temples<sup>37</sup>. » L'axe du monde établit le centre du monde là où les pré-chasseurs se réunissent pour partager

30. *Ibid.*, p. 159.

31. Pascal Quignard *le solitaire. Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison...*, p. 204.

32. *Les Désarçonnés...*, p. 244.

33. Le silence est un motif majeur dans l'œuvre de Quignard, soutenant notamment la corrélation entre la valeur ontologique et politique de la dissidence et la littérature en tant que mise au silence du langage (débrancher les circuits linguistiques).

34. Là aussi Quignard s'éloigne de Girard pour qui la victime est le signifiant premier, transcendantal et universel (cf. *Des choses cachées...*, p. 137-139), le centre d'où émerge la signification, le centre à partir duquel l'ordre symbolique se met en place (cf. *Les Origines de la culture...*, p. 155-156 et 158).

35. *Les Désarçonnés...*, p. 188.

36. *La Nuit sexuelle...*, p. 96.

les restes de la charogne. C'est à cet endroit axial que sera placée la pierre du sacrifice, centre autour duquel sera bâti l'espace sacré du temple.

\*\*\*

Pascal Quignard soumet les mythes freudien et girardien des origines de la culture à une opération critique de décentrement qui vise à saisir l'origine non humaine de l'humain. Dans la nouvelle version du récit freudien, il y a un décentrement dans l'espace : c'est la dispersion des « fils » marginalisés dans le territoire des fauves. Quant au récit girardien, il subit un décentrement dans le temps, le lynchage perdant en quelque sorte sa portée fondatrice du fait qu'il est projeté dans l'en-deçà de l'humain, dans la violence de la vie animale. Les deux versions décentrées se retrouvent articulées moyennant la thèse de la prédation imitée : la négation du parricide est nécessaire à la dispersion des mâles sub-adultes s'engageant dans le long et dur apprentissage de la chasse, duquel émergent des groupes humains centrés autour de la proie-victime. Cette articulation affirme une généalogie commune aux hommes et aux animaux, et constitue une critique de la tradition humaniste, soutenue par les deux sciences humaines les plus représentatives du xx<sup>e</sup> siècle, la psychanalyse et l'anthropologie : leurs acquis sont insuffisants à rendre compte de la genèse de l'anthropomorphose. Le déplacement de la frontière entre humain et animal, posé dans le cadre de la recherche d'un fondement naturel de la culture appelle, comme le dit Jean-Louis Pautrot, à une révision critique du « projet moderne occidental instauré sur le clivage avec l'animal<sup>38</sup> ». Au-delà du projet moderne occidental, c'est le *statu*

38. Jean-Louis Pautrot, *Pascal Quignard...*, p. 86. Dans l'entretien avec Chantal Lapeyre-Desmaison, Quignard établit une corrélation entre la seconde guerre mondiale, qui consacre la défaite de l'humanisme, et la découverte en 1940 des grottes de Lascaux, qui creuse dans la temporalité humaine un abîme de dizaines de millénaires, là où les chasseurs préhistoriques ne représentaient pas leurs visages simiomorphes (scène du puits ou de l'homme blessé qui a une tête de rapace). Si les peintures montrent que « l'aniconisme marque l'humanité de son *fer ante omnia* », comme il est dit dans « L'étreinte fabuleuse » (*Critique*, n° 620-621, 1999, p. 188), la seconde guerre prive brusquement l'humanité « de l'image plus ou moins aimable ou divine qu'elle prétendait donner d'elle-même » (*Pascal Quignard le solitaire. Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison...*, p. 32-33). La défaite de l'humanisme avec ses corrélats – le progrès, la raison, la démocratie – s'inscrit donc dans cette temporalité vertigineuse, en amont même de l'anthropomorphose.



*quo* ontologique des sociétés humaines qui est visé (toutes les cultures tuent et mangent des animaux). L'œuvre de Pascal Quignard n'étant pas d'ordre philosophique, mais littéraire, ne fait pas moins écho aux œuvres de Derrida (*L'animal que donc je suis*), Deleuze (le concept de devenir-animal), Agamben (*L'Ouvert*), et elle constitue un élément incontournable des grands débats scientifiques, philosophiques et éthiques contemporains autour de la frontière incertaine entre l'humain et l'animal.

## VI

## Politique de Quignard

JONATHAN DÉGENÈVE

Lorsqu'elle est explicitement thématisée, la question politique ne semble être affectée ni par la translation ni par la métamorphose. Sur ce point, en effet, Quignard dit s'en tenir à la règle édictée par Vercors, une règle qui semble bien avoir été édictée pour notre auteur une bonne fois pour toutes : l'écrivain est celui qui ne pactise en aucun cas et d'aucune façon avec l'ennemi, quel qu'il soit. Partant, écrire consiste à « désengager le langage », à « rompre le dialogue », à « désubordonner la domestication », à « s'extraire de la fratrie et de la patrie », à « délier toute religion<sup>1</sup> ». En d'autres termes, l'écriture est « entièrement politique<sup>2</sup> » en tant qu'elle est critique de part en part, en tant qu'elle est un acte disjonctif, désaliénant et émancipateur qui fuit comme la peste les rapports et la domination. Ce refus s'affirme de livre en livre, sans bouger d'un iota, à l'endroit du social notamment, mais aussi du religieux, du familial, et finalement de tout ce qui détermine, organise et par là même contraint *la* et *à la* relation interhumaine. En témoigne par exemple cette charge dans *Vie secrète* : « Je ne connais rien de plus méprisable qu'un homme qui n'a pas pu s'extraire du lieu de sa naissance et se déprendre des liens qui lui furent imposés dans la terreur obéissante, familiale, sociale, impersonnelle et muette des premières années<sup>3</sup>. » Ce n'est pas un hasard si le ton se durcit dans ce texte consacré en grande partie aux amoureux, c'est-à-dire à celles et ceux qui s'excluent du monde, qui forment un groupe, mais un « groupe anti-tous », un couple, mais un couple « non marié », « non reproducteur, non décelable »,

1. Pascal Quignard, *Les Ombres errantes (Dernier Royaume I)*, Paris, Grasset, 2002, p. 117.

2. *Ibid.*, p. 116.

3. Pascal Quignard, *Vie secrète* (1998), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999, p. 226.